

Dans ce couloir, se creuse un chemin, l'institution

Nicole Roberge

Numéro 22, été 1984

Autour de la théorie... des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roberge, N. (1984). Dans ce couloir, se creuse un chemin, l'institution. *Moebius*, (22), 33–38.

NICOLE ROBERGE

Dans ce couloir, se creuse un chemin, l'institution.

Trop viscéral. Cela ne saurait être littéraire. Cela est. En effet, comment passer du viscéral à l'imaginaire. Du ventre à la raison déraisonnable. Ou encore, comment descendre au centre, au ventre, sans perdre la densité que donne la mémoire imaginante et sans contrôle de la raison organisatrice?

Double personnage, je suis partagée entre l'image et son usurpation. J'en arrive à les confondre toutes deux. Je me tends entre les pôles de moi, au coeur de décembre. Le réel m'échappe et je m'échappe de moi-même.

Je me sauve, me cache, me méprise, vous évite. C'est une tasse maladroitement renversée, une cigarette mal éteinte, des propos hors contexte, une crise de larmes subite. Je ne suis pas là. Je fume un grisol, je croque ma cigarette... je secoue la cendre dans mon café, j'oublie un rendez-vous... Etourdie, dispersée, je bégaye, je perds le fil ténu de nos rencontres. Je vous fais répéter, j'ai peine à vous suivre. Je ne suis pas là. J'ai démissionné, décroché, je n'y arrive plus, je n'arrive pas jusqu'à vous. Et je m'embourbe. Tirée vers mes pensées, je suis toute enfermée dans le vide en-dedans et j'étouffe. Mon désir de me rapprocher. Ma peur aussi. Ecartelée et souffrance. Si je me rapproche, je me perds; si je m'éloigne, je me protège mais n'ai plus de référence pour définir: où je commence, où je finis. Une et différence. Je me lis en pièces détachées et n'arrive pas à reconstituer l'ensemble.

Je me sens prise dans un cercle vicieux. Enfermement centrifuge et tension linéaire. Loin, invariablement renue à distance, de la périphérie et du contact. Au centre, le désir nourri du désir. Désir érigé en objet, désir pervers et auto-destructeur.

Je plonge au coeur de décembre, alourdie, figée par le froid, noyée, dans cette inertie. J'imagine la neige: une immense nappe de graisse dans laquelle je me noie. Je coule dans cette nappe d'impuissance. D'impuissance, me tourne vers la nourriture. La nourriture, c'est vous que je touche, c'est moi que je remplis. Dans un même mouvement je tends vers un idéal inaccessible et je me distancie. Ni sol réel où m'enraciner, ni rêve auquel me rattacher. Sans futur, sans présent, je n'existe comme plus. Ce que je prends, je le vomis.

Je marche à côté de moi, geste lourd et emprunté. Je m'accroche aux gestes familiers pour ne pas m'effondrer. Le rire

viscéral absent. Le temps indéfiniment multiplié, des heures impatientes.

Je m'avale toute. Je m'engloutis et me vomis. Je vous consume dans cette nourriture et ce que je feins prendre, je le rejette. Sentiment puissant bien qu'irrationnel de ne pas avoir droit. Indignité confirmée dans ce comportement répétitif, habitude réenforcée, à laquelle le contrôle et la volonté échappent. Je veux la nourriture et j'en ai peur. Je désire vivre et j'ai peur de vivre et surtout de mourir avant d'avoir su vivre.

Je goinfre. J'engouffre, j'enfourne la nourriture. Je régurgite. J'engouffre à nouveau, à nouveau je rends ce que j'ai pris. Je veux être ma seule nourriture. Hermaphrodite. Inassouvable le besoin qui crie au ventre, celui qui quête l'amour.

Ca tourne, ça tourne dans ma tête. Je mange je mange mais je ne suis pas là. Je suis dans la tête. Je juge, je condamne, je nie le besoin et la dépendance qu'il crée. Il faut payer cher, trop cher pour satisfaire le besoin. Le besoin soumis au contrôle de l'autre. Je me sens contrôlée ainsi par la nourriture. Je me venge en la détruisant et en la rejetant. Je prolonge le sursis du jour où la colère et la rage m'échapperont. J'épuise tout mon énergie à retenir la colère.

La colère me remplit; il n'y a plus place pour la nourriture. Et je prends la nourriture malgré tout pour avaler la colère. Et la colère se retourne contre moi. Le sol bouge, volcanique. Les pensées se bousculent, comme un mauvais manège dont j'aurais perdu les commandes. Je ne m'identifie ni à cette femme qui mange, ni à cette femme qui pense. Je ne suis rien : entre les désirs, je suis ce vide, cette dissociation. J'ai peur. Je panique. J'ai besoin.

Je hais cet homme qui va me redonner pouvoir et liberté de choix face à la nourriture. Je le hais comme je hais le besoin mais, davantage, pour m'avoir redonné un contrôle qui menace toujours de m'échapper. Si j'ai modifié un comportement, je reste avec la peur et la tension.

Première rencontre, le 29. J'ai peur. Il tempête. On m'accorde vingt minutes contre un mois d'attente anxieuse. Je tempête aussi : de frustration et de rage. Plus est, aucune chaleur chez cet homme : une assurance prétentieuse et méprisante. Hésitante? Il n'est pas là pour raffermir votre motivation. Inquiète? Il n'est là ni pour vous informer de la démarche, ni pour vous rassurer. Il me prévient : «Moi je ne perdrai certes pas mon temps. Il faut en avoir vraiment assez.» Ca promet...

En psychothérapie depuis déjà deux ans et bien que j'aie appris la confiance, apprivoisé mes différences, éveillé mes désirs, pris en charge leur réalisation même imparfaite, je reste aux prises avec ce problème de la relation à la nourriture. Désir et non-désir. Comme un aspect de moi qui échappe au principe de réalité, à la capacité de distanciation. Un aspect du vivre qui recouvrirait tous les désirs frustrés et la rage tue. Je fais appel à la thérapie comportementale, parallèlement à la psychothérapie où j'ai

ouvert, pour recevoir. Cela ne semble pas pourtant modifier ma relation compulsive la nourriture. Refus ou désir compulsifs. Je m'adresse à cet homme en désespoir de cause. Je tiens à continuer ma thérapie actuelle. Si je dois choisir l'un ou l'autre, il ne me reverra plus. Les méthodes comportementales me semblent réductrices et je désire un contrôle ressenti et non punitif.

Questions laconiques. On fait économie de mots et de détails. On s'attaque au problème. Je me sens menacée.

— Poids? Depuis?... Traitements antérieurs... On vous a aidée? Vous aimez votre travail. Vous pleurez toujours ainsi? Menstruée... Médicaments?

Et pourquoi pas: matricule... «On» n'a pas de temps à perdre. Des faits.

— Je vais prendre le contrôle des vomissements et des... économies? Combien? Je veux savoir combien vous êtes prête à mettre! Vous n'êtes pas menstruée parce que... Si vous acceptez le contrat, il n'y a ni essai, ni temps limite. Ensuite, je pourrai vous aider à regarder vos peurs et l'ensemble de votre personnalité, vous apprendre à résoudre différemment vos contrariétés quotidiennes. Je vous préviens, quand je voudrai vous aider, vous ne voudrez plus.

Je me raidis. Oui, j'aime mon travail. Non, je ne pleure pas. Je défie: remplirai le tableau. Je rage, je hais ce procédé. La situation ne me permet pas de jouer les fines bouches.

Analyse du comportement. Ton froid et sec. De nombreux appels téléphoniques nous interrompent. Il reprend les mêmes questions, avec le même détachement, ne semble plus savoir où nous en sommes. Stratégie?

Affirmatif, il se répète: «Vous ai-je pesée? Vous pleurez toujours... Des anti-dépresseurs, ça semble aider des gens dans votre situation; on ne sait pourquoi.» — «Non!» Ce n'est pas dans le contrat: bas les pattes.

Sourire ironique à la Jean Chrétien, il demande d'enlever mes chaussures, pour que ça pèse moins... et l'interrogatoire reprend, pressant, ininterrompu.

— Vous n'avez pas vomi deux fois. Pourquoi?

— E.....

— Ça prouve que vous avez du pouvoir là-dessus. Pourquoi ces deux fois?

Pas le temps de réfléchir. Tactique aussi?

— Je suppose que... Je sais que je n'ai rien avalé ces 2 fois.

Puis, pour le pouvoir, j'ai celui de la haine et de la révolte. Ensuite, la personnalité et le poids, tu y toucheras pas.

— Pourquoi ce psychiatre?... ce médicament?... Où... Quand? On n'a pas réussi à vous aider, vous le constatez. Je me sens bousculée. Je jouis de répondre avec la même indifférence que celle qu'il manifeste. Mais n'importe quoi s'avère ne pas être n'importe quoi. Je suis coincée.

— Pourquoi ce médicament?

— Parce que c'est moins cher.

— Vous pourrez continuer cette habitude, mais, chaque fois, vous déchirerez un \$5 dans les toilettes et vomirez dessus.

Coup fatal! La panique! Je me révolte, me débats. Je me sens violée dans mon intimité, violentée et... terriblement seule.

— Votre problème est difficile. Je vous ai prévenue que vous seriez tentée de refuser mon aide. Je ne sais pas avec certitude si je pourrai vous aider. Il faut en avoir assez.

— Pourquoi vous vomissez?

Ca recommence.

— Parce que je mange trop.

Faux. En partie: c'est noué et plein en-dedans. Pas de place.

L'argent! touché! J'ai peur du manque. J'ai le sentiment de payer cher. L'indépendance, la sécurité! touché! Je panique. Je sens un désespoir immense, une incrédulité... Ce n'est pas possible. Ca?

L'imagination tourne, tourne à la limite de la folie. Je n'y arriverai pas. C'est répugnant. L'humiliation. Je me déteste de réagir à la limite du besoin et de la provocation. De me punir constamment. J'ai hâte d'en avoir assez.

Je veux me déchirer, m'échapper de moi. J'étouffe. Je ne veux pas vivre ce moment. Je me révolte. J'explore toutes les issues possibles. Je rêve d'un autrement et ne trouve pas.

Si ça ne change rien? Si je devenais énorme? Si je passe à-travers mes économies? Si je n'arrive pas à rencontrer mes paiements? Si on remplaçait la punition par la récompense. Si l'argent m'était retiré plutôt... Si c'était deux dollars au moins. Je me sens infra-humaine, objet d'expérience.

— Votre thérapie?

— Ca va très bien!

— Il semble y avoir là quelque chose d'important pour vous.

— ...

Puis, si ça n'allait pas, tu ne le saurais pas. De toutes façons, tu ne me laisses pas le temps. Oui, l'autre est important. Oui, j'ai été apprivoisée. Pourtant, j'en veux à cet autre de ne pas m'avoir évité cette démarche. La bonne et la mauvaise mère se rencontrent.

— Je veux du temps de réflexion avant de donner mon oui.

— Vous êtes libre.

Libre du non-choix en fonction du résultat désiré! Sursis. Sur le seuil, condescendant, affecté:

— Je vous remercie d'avoir rempli ce tableau. Ce doit être assez exigeant.

J'ai la nausée. Je me sens coincée. Trouver inhumaine la solution et n'en pas voir d'autres. Si au moins la tendresse. Je me sens me dissoudre. Les jambes se dérobent. J'ai peur de la dépression et de mon agressivité à la fois. Je dois me rendre à l'évidence: seule je n'y arrive pas, en thérapie, je ne touche pas le

problème. Pour sauvegarder ma dignité, je refuse de me nourrir ou me dévore vivante dans la honte.

Je tente de me rassurer. Je peux me retirer. Son assurance et sa froide ironie me défont. C'est peut-être le seul moyen. A cause de... j'sais pas. Prendre le temps. Faire de ce temps, une période d'essai, pour voir. Je n'ai rien à perdre.

Comportement réglé. Je le surprends. Il n'a jamais rencontré quelqu'un chez qui ce fut opérant aussi vite. Je poursuit l'autre thérapie. Je me différencie. Je ne veux toujours pas la nourriture qui dévore et alourdit. Je veux la tendresse.

Je tente de résoudre mes contradictions. Mon ventre pousse comme si j'allais m'accoucher. Ça prend toute la place. J'étouffe.

Je rêve de sexes morts, de viol, de poignards, d'impuissance, de honte, de gateaux aux épices sans glace auquel je ne peux toucher. Je rêve que je déchire de l'argent dans les toilettes; j'inspire l'air jusqu'à l'éclatement, du fromage obstrue les narines. Ma grand-mère sorcière m'a jeté un sort.

La nuit dernière, mon amant est mort. J'ignore comment. J'ai suivi un autre homme, m'a embrassée. J'ai le goût de nous aimer.

Mes fantasmes habitent mes rêves. J'ai réhabilité mon image, j'ai récupéré mon agressivité. Mais, je sens l'équilibre bien fragile encore. Faut vraiment en avoir assez parce que ça fait mal, que ça réveille d'autre faims d'autres blessures, que ça met en contact avec sa solitude, sa différence et ses limites. L'illusion troquée pour la réalité, nouvel ancrage de l'imaginaire.

Manger. Vomir. Attendre. Se venger... L'infinitif: c'est agaçant, c'est figé. Comme une pensée avortée à l'embryon. Comme une mort prématurée, avant l'éclatement total de la vie. La vie retenue.

L'infinitif, quand il devient la seule proposition qui définit un se conjuguer à tous les possibles, à tous les rêves. L'infinitif t'offre des choix multiples, c'est l'instrument de la créativité.

L'infinitif, quand il devient la seule proposition qui définit un vécu, quand votre vie se résume à l'infinitive, vous mourez, faute de changements, de transformation, de réalisations. Le seul projet ne suffit point. L'infinitive, c'est le contraire de l'incarnation du projet. L'infinitive, ça tourne en rond, ça ne va nulle part.

Un infinitive, une infinitive. Les principes mâles et femelles. Une même chose, deux réalités. L'infinitive, c'est l'absence du Je. Un infinitif, c'est la promesse de tous les je, des nous, des vous... ils. L'infinitive condamne à l'inexistence.

L'infinitive commande, oblige. C'est il faut, tu dois... sous-entendu. Tout choix absent, toute souplesse niée. L'infinitive est objet, figée, morte. Le mouvement vient de l'extérieur. Il est imposé et non ressenti. Attente plus que projet.

Peut-être qu'avant de dire je, il faudra changer le Verbe. Au lieu d'attendre, je dis: provoquer. Se venger deviendra créer, défendre le territoire. Quand, encore, je ne changerais que «je

dois» et «il faut» pour: je veux, je peux... Le changement ne serait-il pas avant tout un acte de foi. Un acte de joie. Même pas besoin d'y croire, c'est là. Tout juste s'abandonner. Je fais confiance, je démissionne.

Au lieu de me raidir, de m'accrocher, j'ouvre grand les bras. Je lâche prise pour accueillir autre chose. Je libère le coeur et les mains pour de nouvelles nourritures. J'ai peur mais c'est vivant la peur. On dirait que la peur, c'est un aspect autre de l'espérance.

